

L'amour physique a-t-il une issue ?

Author : greg

Date : 30 décembre 2009

Les cyborgs n'ont jamais été des anges

Dans les années 50, Marshall Mac Luhan, célèbre gourou de l'ère médiatique, faisait déjà remarquer que technologie et corps entretenaient des rapports étroits et mystérieux. Ainsi, dès les années 60, les possibilités d'applications qu'offrait la cybernétique (science de l'information) excitaient l'imagination des techniciens et des romanciers de science-fiction qui identifiaient dans les organismes cybernétiques (cyborgs) la promesse d'un dépassement d'un corps humain limité, et l'ouverture sur un monde de performances infinies. Cette perspective cyborg caractérisera la sexualité du cyber-espace.

Des premiers défricheurs de territoires numériques aux concepteurs de fucking-machines, les thèmes du sexe assisté par ordinateur, des prothèses numériques chargées d'érotisme, d'une libido qui se déploie au-delà de la chair ou encore de l'accouplement homme/machine ¹ traversent le développement des technologies de la communication et de l'information. Et le cybersexe demeure un des piliers de la cyberculture.

Mais l'histoire de la sexualité cyborg s'écrira dans le contraste : des premiers plan de la NASA au constructivisme d'Haraway, il y a quand-même une fameuse différence de perspective!

Dans les années 60, Le cyborg a d'abord été conçu par l'agence spatiale US comme un super guerrier/astronaute – capable de mener à bien la conquête de la galaxie grâce à une virilité faramineuse. C'est le prototype du mâle sévèrement « burné » mais amplifié. Puis, quand la science-fiction se charge de créer une femelle cyborg, elle prend les traits d'une sorte de poupée-gonflable robotisée ou d'une sorte de déesse aux formes improbables. Ces fantasmes-là hantent encore très souvent la libido des geeks et des gamers – ils s'incarnent, par exemple, dans le personnage de Lara Croft, avatar d'amazone à gros nichons.

La technologie construite par des mâles pour des mâles utilise la possibilité cyborg pour forcer sur les distinctions de sexe et de genre, réaffirmant par grossissement les archétypes du masculin et du féminin – qui se discuteront désormais d'autant moins qu'il seront cybernétiquement amplifiés.

Le « cyborg manifesto » de Donna Haraway² prend un contre-pied fabuleux de cette perspective-là.

Dans ce texte où on trouve tellement de choses (une cartographie du cyber-espace à ses débuts, un des premiers manuels de cyber-féminisme, un exercice pratique de gender studies, un traité politique pour les âges télématiques,...), Haraway envisage la perspective cyborg comme une technique de lutte qui permet aux programmes corporels et sexuels minoritaires de

briser les distinctions essentielles du dogme phallogocentrique. Il s'agira de s'appropriier les technologies de l'information et de la communication pour engager des processus de mutation qui se moquent des grandes distinctions (mâle/femelle, nature/culture, corps/âme, matière/esprit...).

Ce cyborg-là a su faire d'internet un outils de prolifération : le net offre aux mutants, aux freaks et aux fuyards des possibilités d'expression, de connexion et d'émulation qui font des plans d'Haraway des mots d'ordre étrangement concrets. En permettant d'énoncer ou de rendre facilement publiques des pratiques sexuelles des plus singulières, la toile transforme ce qui aurait pu aboutir dans la case « maladies mentales » en processus de mutation.

Interviewé par « La Spirale » (e-zine des mutants digitaux), Cindy Plenum expliquait qu'elle était la première vraie star du porno sur internet parce qu'elle n'existait plus vraiment en dehors du net. Ensuite, elle parlait d'une des ses pratiques sexuelles :

« [...] je suis foncièrement lesbienne lorsqu'il est question d'arthropodophilie – vu que je ne me tape que des moustiques femelles. Les femelles moustiques, au contraire des mâles, subsistent en se nourrissant de sang. Et elle apprécie tout particulièrement le sang ferrugineux des règles. Comme je suis sujette à des règles plutôt chargées, j'attends simplement que le moment vienne pour exposer cette partie de mon anatomie, et les femelles moustiques lesbiennes viennent y faire ce qui naturel pour elles. »

Comme conclut Haraway : « mieux vaut être un cyborg qu'une déesse » (ou mieux vaut se faire lécher par des moustiques femelles que de conquérir le système solaire).

Internet, un cyber-espace tracé par le sexe?

Une des légendes télématiques les mieux répandues affirme que les termes « sex(-e) » et/ou « porn(-o) » arriveraient en tête des requêtes formulées sur les moteurs de recherches de la toile. D'après le gens de chez Google (qui sembleraient s'y connaître vachement bien en matière de requêtes formulées sur les moteurs de recherche), ce mythe a beau avoir la vie dure, il ne trahirait nullement la vérité. Interviewé par le Times en 2006, Larry Page (co-fondateur de Google) déclarait que le pourcentage de gens qui venait sur le net pour y mater du porno équivalait à un nombre à un chiffre.

Chaque année, Google publie une étude sobrement intitulée zeitgeist³ – tout simplement parce qu'elle est censée témoigner de « l'esprit du temps » à partir des requêtes qui lui ont été formulées pendant l'année écoulée (et aussi parce que ça en jette quand-même un max de donner des noms en allemand!). Les dernières statistiques en date, celles de 2008, sont formelles : les internautes ne s'intéressent presque pas au sexe ou au porno (jamais dans les 10 premières positions), ce qu'ils veulent, c'est « facebook ». Et du coup, en avant pour une série d'articles sur le nouveau règne des réseaux de socialisation qui détrônent le cul sur la toile – et ce d'autant plus facilement que ce dernier semblerait n'avoir jamais régné.

Sauf que... Juste un an plus tôt (en 2007), le magazine américain Good publiait sur son site et sous forme de vidéo⁴ des statistiques concernant le porno sur la toile. Le style apparaît

décidément différent de celui de Google mais, surtout, les chiffres avancés ne semblent pas parler du même monde (en réseau) que l'étude Zeitgeist. En bref : 25% des requêtes effectuées auprès de sites tel que yahoo ou google auraient trait au porno, 12% des sites seraient pornographiques (et on en créerait 266 nouveaux chaque jour), 35% des téléchargement viendraient de là et, chaque seconde, 89\$ seraient dépensés on line pour du porno. Enfin, 72% des internautes qui surfent sur du porno seraient de sexe masculin. Ou bien l'une des deux études affabule – à moins que « l'esprit du temps » ne soit du genre terriblement versatile? – ou bien le World Wild Web, c'est plus compliqué que ça...

On peut suspecter Google d'un peu enluminer les statistiques, mais il semble que la star des moteurs de recherche ne les trafique pas. Et il se pourrait, en même temps, que le magazine Good ne délire pas non plus. En 2006, une étude sur les besoins des utilisateurs de téléphone 3G (connecté à internet), réalisée pour le compte de... Google, montrait que plus de 20% des recherches effectuées concernaient des sites « adultes ». Pendant que d'autres données montraient qu'entre 1997 et 2001, le pourcentage des requêtes de type « sexe et pornographie » envoyées aux moteurs de recherches chutaient de 16,8% à 8,5% - pendant que l'e-commerce, par exemple, passait de 13,3% à 24,7%. Un petit texte publié sur « The Information Week »⁵ remet ces études en perspective et propose une hypothèse intéressante : on constate qu'à mesure qu'une technologie télématique passe du statut de jouet pour geek (fondu d'informatique) à celui d'outil grand public, le pourcentage de requêtes concernant les contenus « adultes » baissent sensiblement.

L'hypothèse mériterait sans doute qu'on l'évalue mais il semblerait que les pionniers numériques (plutôt des mâles) sont d'avantage branchés « sexe » (virtuel) que la moyenne. Leur constitution libidinale toute particulière – une conjugaison de puissant désir d'innovation technologique ET de sexe – pourrait bien avoir contribué de façon déterminante au développement si rapide d'internet. En témoignerait une liste impressionnante d'évolutions directement liées à l'industrie du sexe en ligne : streaming, paiement et chat on line, haut-débit ou encore services 3G (pour le bon côté de la toile) – pop-up en cascade, spam à gogo ou malwares pour tout le monde (pour le côté obscur)⁶.

Et maintenant, qui osera encore dire que mater du cul sur internet, c'est seulement un truc de branleur?